



<http://cinemasteur01.com>

Cinéasteur

Fiche n° 1589
THE LAST FAMILY
de JAN P. Matuszynski

Du 7 au 13 mars 2018

THE LAST FAMILY de Jan P. Matuszynski

Sortie nationale : 17 janvier 2018

Avec **Andrzej Seweryn, Dawid Ogrodnik, Aleksandra Konieczna**

Durée : 2h03

Genre : **drame intime polonais**

« **The Last Family** » : **sitcom tragique à la polonaise**

Jan P. Matuszynski conte, sur une trentaine d'années, la vie singulière d'un clan familial à la périphérie de Varsovie.



Deux façades de béton brut se font face. Dans un des grands immeubles, le papa et la maman. En face, leur grand fils. *The Last Family* commence en 1977 par l'emménagement de la famille Beksinski dans ce grand ensemble à la périphérie de Varsovie. Le premier long-métrage de fiction du jeune (33 ans) réalisateur polonais Jan P. Matuszynski s'achève une trentaine d'années plus tard par la mort du dernier survivant du clan.

Pour un public polonais, cette histoire aussi extraordinaire (chaque membre du clan est affligé d'une personnalité hors du commun) que banale (ce qui ne les empêche de s'empêtrer dans des conflits communs à toutes les familles) prend un relief particulier. Zdzislaw Beksinski était un peintre fameux, son fils Tomasz, une personnalité des médias à la fin du siècle dernier, Zofia, leur mère et épouse, une intellectuelle d'un certain renom. Arrivés sur un écran parisien, les Beksinski sont de parfaits inconnus, et le déploiement de leur destin bénéficie d'un effet de surprise dont ont été privés leurs compatriotes. Cet étonnement, qui s'installe dès le début du film pour ne s'éteindre qu'au dernier plan, ne tient pas seulement à la singularité du destin de cette famille. Jan P. Matuszynski le met en scène avec une violence méthodique nuancée par un humour étonnamment chaleureux et des partis pris de mise en scène dont l'audace s'avère payante : une fois que l'on émerge de la fascination (certes un peu morbide) que suscite l'histoire des Beksinski, on s'aperçoit que cet état proche de l'hypnose résulte d'une étonnante maîtrise du cinéma.

Série de décès

Quand on voit arriver les Beksinski dans leur cité toute neuve, sous les nuages gris d'un hiver polonais, on ne sait pas ce qu'ils triment. On ne le saura jamais : ils viennent de Sanok, une ville qui fut le théâtre d'atrocités pendant la seconde guerre mondiale que les parents sont assez vieux pour avoir vécue. Tomasz (Dawid Ogrodnik) est atteint d'un mal qui le pousse à de fréquentes tentatives de suicide. Ils sont accompagnés des mères de Monsieur et de Madame, qui occupent chacune une pièce de l'appartement du couple. Elles seront les premières à mourir.

Le film met aussi en scène la faculté de s'isoler des soubresauts de l'histoire.

The Last Family égrène les décès, défaisant patiemment le bloc familial que l'on a découvert à la première

séquence. Dans les espaces confinés des appartements, dont on ne sort que rarement, en général pour se rendre à l'hôpital ou au cimetière, Jan P. Matuszynski installe les gouffres qui séparent ces êtres : le père (Andrzej Seweryn, impérial, souvent très drôle, maîtrisant à merveille le passage des années) est enfermé dans sa gloire ; la mère (Aleksandra Konieczna) sacrifie vainement son évidente intelligence à la cohésion familiale. Le film met aussi en scène la faculté de s'isoler des soubresauts de l'histoire. Puisque Zdzislaw Beksinski a toute sa vie enregistré, sur magnétophone puis en vidéo, la vie de sa famille, le film est aussi fait de reconstitutions de ces bandes documentaires, dont la date s'inscrit sur l'écran. On pense au soulèvement de Gdansk, à l'interdiction de Solidarnosc, à l'effondrement du Mur, mais les gens sur l'écran s'en moquent. Interrogé sur le caractère post-apocalyptique de ses tableaux surréalistes, le peintre, né sur les champs de mort de Pologne orientale, s'en tire par une pirouette. Son fils, qui initie la jeunesse polonaise au rock anglo-saxon, passe de fait du statut de rebelle à celui d'agent de l'empire, mais, là encore, cette observation est laissée aux bons soins du public.

Ce qui fait l'essence de ce film mêlant matériau documentaire (la vidéo qui se fait de plus en plus présente) et science très maîtrisée du cadre (Matuszynski se sert presque aussi bien des couloirs, corridors et vestibules que Martin Scorsese) est finalement très humain : cette faculté à vouloir vivre ensemble malgré le mal que l'on se fait. La solidité du béton n'empêche pas la fragilité de la chair.

LE MONDE.

Comme dans tout bon biopic, les personnes dont on vient de suivre l'histoire, reconstituée et jouée par des comédiens, apparaissent à la fin. Voici, donc, le peintre polonais Zdzislaw Beksinski (1929-2005), sa femme, Zofia, et leur fils, Tomasz. *The Last Family* est loin, cependant, d'être une biographie - cinématographique comme les autres, car la vie des Beksinski n'est pas de celles qu'on imagine, d'emblée, mises en images... Ils habitent Varsovie, dans un ensemble d'immeubles particulièrement laids, quittent très peu l'appartement où les deux grands-mères de la famille ont leur chambre et où s'entassent, surtout, des tableaux : visions de mondes futuristes, lugubres et menaçants. Sauf pour Zdzislaw Beksinski qui, tout en refusant de commenter ses œuvres, n'y voit pas, lui, le catastrophisme que beaucoup y lisent. Le réalisateur Jan P. Matuszynski, dont c'est le premier film, a suivi l'exemple de l'artiste : il fait revivre des destins qui semblent désolants sans jamais céder au tragique. Il y glisse même parfois un peu de comique, comme lorsque le fils, Tomasz, menace de terribles représailles un psychanalyste à qui il vient de raconter la mort atroce de ses deux chats, et qui a eu l'audace de rester imperturbable devant son douloureux récit.

La folie, la névrose sont assurément au cœur de cette famille. Mais aucune plainte ne s'y fait entendre. A peine la lassitude de la mère, quand le terrible Tomasz ravage la cuisine dans une de ses crises de dépression furieuse. Le mal de vivre a, ici, l'énergie du chaos. Chaos quotidien de la vie communautaire ou chaos spectaculaire d'un crash d'avion dans lequel Tomasz sait qu'il ne va pas périr, parce que son numérologue le lui a annoncé. Enfermés dans leur monde, les Beksinski sont des asociaux qui - développent un rapport étrange à la vie, tantôt pleine de sens et tantôt absurde. Le peintre, qui confesse à un interviewer des fantasmes de viol et de violence, semble presque annoncer sa fin tragique.

Un autre chaos encore, plus ample, plus profond, fascine le réalisateur : celui de la création. Elle n'est pas abordée frontalement — on ne voit jamais les tableaux naître sous le pinceau de l'artiste —, mais tout y ramène. Jusqu'aux activités drolatiques du suicidaire Tomasz : c'est lui qui traduit les films de James Bond et ceux des Monty Python aux jeunes Polonais. C'est lui, encore, qui leur fait découvrir la pop anglaise du début des années 1980. A la peinture, à la musique et au cinéma s'ajoutent la photo et la vidéo puisque Zdzislaw Beksinski ne cesse de saisir et d'enregistrer son image et celle des siens. C'est dans la création que naissent la passion, l'élan et l'enthousiasme indispensables pour supporter l'existence. Cette profession de foi est délivrée avec une belle rigueur par le jeune cinéaste et par ses trois comédiens : Andrzej Seweryn, grand nom du cinéma polonais, Aleksandra Konieczna, venue du théâtre, et Dawid Ogrodnik, découvert dans *Ida*(2013). Ils incarnent le père, la mère et le fils de cette incroyable et impossible famille où ils réussissent à nous faire une place... TELERAMA

La semaine prochaine, au Cinémateur :

***ENQUETE AU PARADIS* de Merzak Allouache(France/Algérie)en présence de l'actrice Salima Abada le lundi 19 mars pour la séance de 19h**

***L'INSULTE* de Ziad Doueiri 1h52 France/Liban**

***LE RIRE DE MADAME LIN* de Zhang Tao 1h22 Hong-Kong/France/Chine**